

# L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 30 AVRIL, 1835. N<sup>o</sup> 23.

## MELANGES.

LE SEPT DÉCEMBRE,

OU

### LA SŒUR DE CHARITÉ.

Le destin des combats  
Lui devait, après tant de gloire,  
Ce qu'au Français naguère il ne refusait pas  
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.  
CASIMIR DELAVIGNE.

Par une froide matinée mois de décembre 1817, nous suivions le boulevard pour accomplir un pèlerinage douloureux. Mon amie me dit : "Écoutez ce récit, il m'a été fait par la sœur Thérèse elle-même,

"Tout était silencieux encore à l'Hospice de la Maternité ; quelques faibles gémissements des infortunées confiées à nos soins interrompaient seuls le silence de nos vastes salles, et dans un recueillement profond j'élevais ma prière pour l'adoucissement de leurs maux. Il pouvait être sept heures, quand tout à coup une détonation d'armes à feu me glace d'effroi, et répand l'épouvante parmi les malades que réveille ce bruit sinistre. Nos sœurs, qui venaient d'en apprendre la terrible cause, retraits épouvantées, et comme pour fuir un objet d'effroi. Hélas ! nous en vîmes bientôt un d'éternelle pitié pour toute âme Française, et pour moi d'une douleur qui serait devenue désespoir, si la religion ne m'eût soutenue et n'eût rendu quelque calme à mon esprit. Mes sanglots et mes ferventes prières firent long-temps retentir les voûtes de la salle où l'on venait de déposer les restes sanglants, mais non défigurés, d'un de nos guerriers les plus braves et du génie tutélaire de tant de soldats. Vous me regardez ; peut-être êtes-vous étonnée de me voir aussi instruite sur des faits si étrangers à mes obscurs et pieux devoirs. Mais dans la grande famille Française, ou sont les mères, les épouses, les sœurs qui ne virent pas un époux, un fils, un frère ou succomber avec honneur, ou revenir avec gloire après avoir combattu pour la commune patrie ? —

Bien jeune encore, je perdis mon père à la bataille d'Eylau, où il servait sous les ordres du maréchal Ney. Mon frère Philippe a fait les campagnes de 1805 avec le sixième corps ; dans celle de Russie il fut blessé, pendant la retraite de Viazma à Smolensk, ou le héros de la Bérésina combattit dix jours comme simple soldat : c'est là qu'il sauva la vie à mon frère blessé. — Philippe serait resté sur le champ de bataille, si l'ami du soldat n'eût regardé comme ses proches les braves qui secondaient si vaillamment son noble héroïsme. Il donna un mouchoir pour préserver sa blessure

du froid ; il donna du vin pour ranimer le blessé. Il donnait à un simple militaire, quand lui-même, fatigué, harcelé, manquait de tout dans ces déserts de glace et de neige ou un mouchoir, une goutte de vin étaient d'inestimables trésors. *Combatre en héros, secourir, consoler en ami*, voilà quel était le maréchal. Mon frère était revenu souffrant de la blessure qu'il avait reçue à la tête ; son intention était de finir ses jours avec moi à Sarrelouis, où nous sommes nés ; notre modique patrimoine eût suffi à notre obscure existence, et les souvenirs de Philippe le rendaient l'oracle des veillées où l'on se faisait dire et redire ces actions d'un courage héroïque, et les preuves d'une généreuse compassion pour les maux de la guerre. J'avais alors seize ans : "Philippe disait-je à mon frère, si l'on se bat encore je veux me faire sœur de charité, je veux soigner et secourir les blessés. — Ta résolution est généreuse. Suis cette vocation, chère Thérèse, disait-il *secourir et consoler*, voilà des vœux qui honorent, voilà la religion que j'aime, celle que je travaille pour elle-même est l'arbre qui ne porte ni fruit ni ombrage."

"Bientôt retentit le cri de la guerre que tous les Rois de l'Europe déclarèrent à Napoléon. Mon frère, sans aucun autre appel que celui de l'honneur, courut rejoindre ses drapeaux ; nos adieux ont été éternels ; il périt à Monterau.

"Fidèle au vœu que j'avais formé, je pris l'habit des sœurs de charité, et j'obtins la faveur de me rendre à Mézières. Ah ! madame, comment dire ce que j'ai vu de courage pour la douleur, et le fier mépris de la mort, mêlé à l'enthousiasme ? Ces divers sentiments, dont rien ne saurait rendre le délire, faisaient encore un brave d'un moribond mutilé ; souvent les derniers soupirs d'une cruelle agonie ressemblaient à un cri de triomphe.

"Je n'appris la mort de Philippe que plusieurs mois après l'avoir perdu, et presque en même temps j'entendis parler de l'arrestation et du procès de son illustre Maréchal. Oh ! combien alors je trouvais mon frère heureux de n'avoir pas vécu jusqu'au jour funeste, et que volontiers j'aurais donné le reste de ma vie pour que ce chef, qu'il avait tant aimé, eût aussi trouvé la mort du champ de bataille ! Je n'aurais pas vu ce spectacle d'horreur, d'un héros tombé sans combattre tombé frappé par la loi ! Ici, des larmes, avec peine retenues, se firent passage et inondèrent le visage de la pieuse et compatissante sœur. "Pardonnez, me dit-elle : mais il y a des momens où ma raison s'égaré, où je crois voir devant moi ce corps privé de la vie, j'ai veillé, donc mes ferventes

tes prières ont accompagné l'âme immortelle. Aucune altération n'était sur ses traits on l'eût cru, en voyant ses blessures, *endormi sur des trophées*. Deux années sont écoulées, et au lieu de s'affaiblir, ma douleur acquiert chaque jour une amertume nouvelle. Une sombre mélancholie s'est emparée de mon âme ; mais il reste aux cœurs affligés la résignation et la prière et le mien ne s'élève pas avec plus de ferveur pour mon propre salut, que pour l'âme généreuse et grande du preux qui sauva mon frère d'une mort affreuse, et dont, hélas ! mes tristes regards ont fixé avec désespoir les restes ensanglantés ; mes larmes ont coulé sur cette main toujours si terrible aux ennemis de la France, et qui, glacée et sans force alors, appartenait déjà à la tombe. Mes soins ont aidé aux soins du meilleur des amis, des parens, le bon, le sensible Gamot, dont le cœur se brisa dans l'accomplissement du dernier et touchant devoir qu'il rendit au héros dont il idolâtrait la gloire et les douces vertus d'époux et de père. J'obtiens une précieuse marque d'estime de lui, une mèche imbibée de ce sang généreux, je l'ai placée sur mon cœur avec l'image du frère que j'ai perdu, et jamais, moi, je ne sens mieux le bienfait de la religion, que lorsque ma main presse ce dépôt de l'amitié fraternelle ce souvenir d'une fin si cruelle et d'une si grande infortune."

Voilà ce que j'appris de sœur Thérèse, me dit mon amie. Ce récit vous a troublé mais si vous vouliez en voir l'héroïne, je suis bien sûre que nous la trouverions en prière aujourd'hui..... Venez, car c'est le 7 Décembre. Nous suivîmes en silence le boulevard jusqu'à la chapelle qui y fait face au bout de la rue de Grenelle. En entrant plusieurs sœurs étaient en prière et prièrent l'une de l'autre. Une d'elles, un peu séparée du groupe, offrait le plus beau modèle d'une pitié divine ; de celle qui ne porte pas seulement sur les lèvres la prière d'une âme remplie de la charité confiante qui fait de tous les hommes un peuple de frères, mais qui l'élève du fond du cœur au trône de Dieu. Sur son aimable et doux visage brillant des larmes ; de temps en temps elle quittait d'une main son rosaire, et alors cette main droite se posait sur son cœur, non avec l'action du *mea culpa* accusateur, mais avec cette effort qui semble vouloir comprimer un déchirant souvenir..... Les battements précipités de mon cœur me firent deviner sœur Thérèse, et mon imagination me fit comme sentir sur mon sein la pression de la mèche sanglante. Mes genoux s'inclinèrent, mes prières et mes larmes s'unirent aux prières de l'humble et pieuse fille.